Document généré le 23 avr. 2024 05:30

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

« Les dents serrées… »

Jean-Claude Martin

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14918ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Martin, J.-C. (1991). « Les dents serrées… ». *Moebius*, (49), 109–110.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN-CLAUDE MARTIN

Les dents serrées pour ne pas laisser passer de plainte, les poings fermés pour enfoncer les ongles dans les paumes, les paupières closes pour contenir les larmes, le corps implose doucement et roule au bas de la colline. Qui croirait que les pierres puissent tant souffrir et que les rayures sombres sur leur peau soient vestiges de blessures?... Sur la plage balayée d'un vent mortel, comme des animaux roulés en boule, elles ont gémi. Leur pelage intact donnait envie de les caresser. Mais sous le ventre la plaie étroite était profonde. Les pattes en comprimaient l'ouverture. Parfois la tête se relevait. Les yeux n'avaient plus que l'air à déchirer.

*

De l'avant, toujours de l'avant! Le prochain poème sera plus réussi que le précédent. (Ce qu'il faut d'illusion pour persévérer!) Mais à ce train, tu vas te cogner dans l'horizon... En te retournant, tu ne verras que tas de cendre indéfinis. Et en soulevant les lignes des poèmes, coupantes comme les lames des persiennes, n'apparaîtra qu'un ciel tout blanc, froid comme un mur.

*

Ma fenêtre donne sur l'ombre. Dans un reflet, j'aperçois l'avenue, un coin du port, des passants. Sur les visages des habitants de l'immeuble, je peux mieux vivre la journée : ciel bleu à midi dans les yeux de Marianne, cheveux au vent de ma voisine du 8, parapluie saccadé ce soir de Paul Germain. Les bruits montent vers ma chambre comme une offrande. Je les épie, je les attends. Parfois je meurs de ne pas connaître la lumière. Parfois je rêve, qu'ayant créé ce monde à mon désir, rien n'est plus beau que ma cour intérieure.

*

La carte postale est en couleurs, accueillante. À droite, on ne voit pas la grange brûlée, ni le cimetière. Tout est beau, le ciel est bleu. Je ne ressens même plus la douleur. C'est un paysage en carton. Rien n'est écrit au dos... Si là-bas je revenais, je retrouverais le tas d'ordures, le bois pourri. Pas l'odeur de tilleul, ni l'avion qui passait. Qu'est-ce que c'est, la réalité?